485

le Diable de bois

457

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/lesabredeboisoul00roug

485

LE SABRE DE BOIS,

OU

LA REVUE DU ROI,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. ***.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 22 Août 1814.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SOBIESKI, Roi de Pologne.....	M. *Tautin.*
PETROWITZ, grenadier.....	M. *Basnage.*
M. WERNER, laboureur.....	M. *Solomé.*
Mad. WERNER, sa femme.....	Mad *Clément.*
LISKA, leur fille.....	Mlle. *Hugens.*
Le Colonel ERLOFF.....	M. *Edouard.*
LADREMANN, aubergiste.....	M. *Genest.*
Soldats, Villageois.	

La scène se passe en Pologne, dans une plaine, à 30 lieues de Varsovie; à gauche des spectateurs est l'auberge de Ladremann; à droite est la maison de Werner, des chaises, une table.

LE SABRE DE BOIS,

OU

LA REVUE DU ROI,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Au lever du rideau, on voit passer un régiment. Le colonel s'arrête et parle à deux officiers.
La première partie de l'ouverture se joue à l'orchestre, et la seconde sur le théâtre.

SCENE PREMIERE.

Le Colonel ERLOFF, DEUX OFFICIERS, LISKA.

LE COLONEL.

Air : *Voyez papa Beck*

Mes amis, veillez le grand monarque,
Qui va dans ces lieux,
S'offrir à nos yeux.

LES OFFICIERS.

Les amis, veillons sur le grand monarque,
Qui va dans ces lieux;
S'offrir à nos yeux.

LE COLONEL.

Oui, oui, dans ce beau jour,
De sa grandeur il déguise la marque,
Et vient dans ce séjour,
De ses sujets interroger l'amour.

ADMION DU THEATRE DE BRUXELLES

Le Roi arrivera de Varsovie dans une heure au plus tard, et ne passera pas la revue avant midi ; songez à veiller sur lui.

UN OFFICIER.

Mon colonel, je réponds de Sobieski sur ma tête.

(*Le régiment défile.*)

SCENE II.

DEUX OFFICIERS, LISKA.

LISKA.

V'là le régiment passé, et Fritz n'y était pas ! Si je demandais de ses nouvelles ?... Mais je n'ose pas. Comment m'y prendre pour que ces messieurs fassent attention à moi ?... Chantons. (*Elle se met à fredonner.*)

Premier couplet.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Chaqu'jour on nous répète,
Un' chos' qui m' fait trembler,
C'est que l' cœur d'un' fillette,
Ne doit jamais parler.
Ma mère, n' vous déplaise,
Vous d' vez ben le savoir,
S'il faut qu'not' cœur se taise,
Autant n'en pas avoir.

UN OFFICIER.

Ah ! ah ! voilà une jolie fille, parbleu.

LISKA, *à part.*

Ils m'ont vue.

Deuxième couplet.

Mon père, en mariage,
M' destine un jeun' garçon,
Ma mèr' veut que j' mengage
Avec un vieux barbon.
J' dois céder à mon père,
Vous d'vez ben le savoir,
Un vieux mari, ma mère,
Autant n'en pas avoir.

L'OFFICIER.

Eh ! eh ! l'enfant dit vrai.

LISKA, *à part.*

Ils s'approchent.

Troisième couplet.

Quand on peut s' voir sans cesse,
S' donner à chaque moment,
Des preuves d' sa tendresse,
Fant avoir un amant.
Mais s'il vous parle à peine,
Et s'il ne peut vous voir
Qu'un' p'tite fois par semaine,
Autant n'en pas avoir.

L'OFFICIER.

Voilà une jeune fille bien gaie!

LISKA, *allant aux officiers.*

Au contraire, monsieur, je suis bien triste.

L'OFFICIER.

Triste! et vous chantez?

LISKA.

Pour m'étourdir.

L'OFFICIER.

A votre âge on n'a guères besoin de cela.

LISKA.

Pardonnez-moi, monsieur, quand le cœur est pris.

L'OFFICIER.

Votre cœur est pris?

LISKA.

Dieu merci, monsieur; c'est ce qui fait que je pleure matin et soir.

L'OFFICIER.

Ah! je vois ce que c'est; vous avez fait un mauvais choix.

LISKA.

Au contraire, monsieur, c'est un très-bon sujet... il est en prison pour le moment.

L'OFFICIER.

En prison? Qu'a-t-il fait?

LISKA.

Ah! mon dieu, rien du tout; on ne sait pas quand il en sortira.

L'OFFICIER.

Quel est son état?

LISKA.

Vous le connaissez p't-être? Il se nomme Fritz.

L'OFFICIER.

Fritz!

LISKA.

Oui, monsieur.

L'OFFICIER.

Un grenadier ?

LISKA.

Oui, monsieur.

L'OFFICIER.

A peu près de ma taille ?

LISKA, *naïvement.*

Ah! monsieur, il est bien plus bel homme qu'evous ?

L'OFFICIER, *à part.*

Elle est naïve. (*haut.*) Oui; mais le beau grenadier a manqué à la discipline, et le Roi ne pardonne pas ces fautes-là.

LISKA.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que vous me dites-là! Notre bon Roi est donc bien méchant?

SCENE III.

Les Précédens, WERNER, Mad. WERNER.

WERNER.

Je vous dis, madame Werner, que vous n'avez pas le sens commun.

Mad. WERNER.

Je vous répète, monsieur Werner, que vous ne savez ce que vous dites.

WERNER.

Le Roi paiera.

Mad. WERNER.

Le Roi ne paiera pas.

LISKA.

Allons, voilà mon père et ma mère qui se disputent encore.

Mad. WERNER.

Depuis un an qu'on nous doit cet argent, si nous avions dû être payés, nous le serions.

WERNER.

Crois-tu que tout çà va si vîte! Il me suffit à moi que ce soit de la part du Roi qu'on a promis des dédommagemens à tous ceux dont les récoltes souffriraient par les manœuvres, pour que je sois tranquille.

Mad. WERNER.

C'est ça, on fait parler le Roi quand on demande queuqu' chose, parce qu'on sait que je n'avons rien à l'y refuser. Tiens, vois-tu, si on ne nous rend pas justice, je crie, je tempête, je fais un vacarme...

WERNER.

Qui n'arrangera pas nos affaires.

Air : *de Partie carrée.*

Le bruit, les cris, pour avancer l'ouvrage
Ma femme, n'sont jamais un bon moyen.
Ceux-là qu'on voit faire si grand tapage,
Parlent beaucoup et ne font rien.
Depuis long-tems j'observons, j' te l'avoue,
Lorsque not' charriot nous conduit,
Que c'est toujours la plus mauvaise roue,
Qui fait le plus de bruit.

Mad. WERNER.

Eh ! mon dieu, quand la charrue va mal, à qui la faute ? à celui qui s'mêle de la conduire. Mais ces hommes, ça veut tout savoir, et puis ça vous ordonne... J' veux qu'ma fille s' marie à s't'ici, je n' veux pas qu'alle se marie à s'tilà...

LISKA.

Oui ; et moi, dans tout ça, je n'me marie pas.

Mad. WERNER.

Va, va, sois tranquille, mon enfant ; laisse dire ton père, et tu verras que j' n'ons pas besoin d'ses avis pour faire ton bonheur.

Air : *J'aime que l'on chante gaiment.*

Un homme sait-il comme nous,
Ce qu'il faut à sa fille ?
Un' mère de famille
Doit seul' lui choisir un époux.

WERNER.

Ce choix à faire,
Est mon affaire.

Mad. WERNER.

Mieux qu' vous, j'espère,
J' savons c' qui doit lui plaire.

WERNER, *à Liska.*

Va, mon enfant, rassure-toi,
Tu r'cevras ton époux de moi,
J'entends, j' prétends qu'on suive ici ma loi.
Quoiqu'en dise ta mère,
Apprends que j' suis ton père.
Apprends que j' suis, (*bis*) ton père.

DU THEATRE DE PARIS. ADMION

LISKA.

Ah ! mon dieu, pourvu qu'on me donne Fritz, peu m'importe de quelle part y vienne.

CHOEUR *en dehors.*

Air : *de la Poule.*

Allons, mes amis, soyons imgambes,
Et songeons bien que dans ce beau jour,
Il faut que notre cœur et nos jambes,
A Sobieski prouvent notre amour.

Mad. WERNER.

V'là qu' du bal,
On donne le signal,
V'là la danse,
Qui déjà commence.

LISKA.

Quand j'entends l'son
Du violon,
Pourquoi l' pauvre garçon
Est il en prison?

CHOEUR.

Allons, mes amis, etc.

WERNER.

Le plaisir,
Vient me rajeunir,
La musique
Est une chose unique,
Car je sens,
Que dans ces momens,
Un coup d'archet,
M'a rendu le jarret.

(Werner prend sa femme et danse ridiculement avec elle, tandis que Pétrowitz, qui entre en scène sur la reprise de l'air, prend la main de Liska et la force de danser; ce qu'elle fait en pleurant.)

SCENE IV.

Les Précédens, PETROWITZ.

LISKA, *après avoir dansé.*

Merci, monsieur le soldat; mais je n'ai pas le cœur à la danse.

PÉTROWITZ.

Tant pis, charmante enfant, car il doit y avoir bien du plaisir à danser avec vous.

LISKA.

Monsieur est ben honnête... (*à part.*) Mais je réserve mes jambes pour une meilleure occasion.

MAD. WERNER.

D'où vient ce caprice-là ?

WERNER.

Si elle a du chagrin, c't'enfant.

PÉTROWITZ.

Faut qu'all' danse, çà le fera passer.

MAD. WERNER.

Du chagrin ! je voudrais ben savoir pourquoi.

PÉTROWITZ.

Tiens, c'est bien difficile à deviner ! Le chagrin d'une jeune fille... ça vient du cœur... quand il est trop plein... Le mien ne vient que du gosier quand il est trop sec.

MAD. WERNER.

Je voudrions bien qu'elle s'avisât d'aimer à son âge... sans ma permission.

LISKA.

Est-ce qu'on en a besoin pour ça, ma mère ?

MAD. WERNER.

Comment ! si on en a besoin !

LISKA.

Il me semblait qu' mon père disait l'autre jour qu'il vous avait épousé malgré votre famille...

MAD WERNER.

Heim ! qu'est-ce que vous dites donc ?

LISKA.

Et qu'il vous avait enlevée.

MAD. WERNER.

Moi !... (*à son mari.*) Vous êtes bien l'homme le plus bavard !...

WERNER.

Allons, femme, un jour comme celui-ci, il faut tout oublier, pour ne songer qu'au plaisir de voir notre bon Roi, dont la Pologne fête l'anniversaire.

PÉTROWITZ.

Mille bombes ! puisqu'on ne veut pas danser avec Pétrowitz, il faut qu'il fasse danser quelques brocs de vin ! Vous serez de la contredanse, n'est-ce pas, mon vieux ?... Holà ! hé ! la maison !... Et vous, petite mère ?... La maison !... Et vous, belle enfant ?...

LISKA.

Merci, monsieur, je ne bois pas.

PÉTROWITZ.

Quand on leur offre à boire, elles sont drôles, ces jeunes

filles ! ça commence toujours par dire : je ne veux pas; et ça finit souvent par dire : est-ce qu'il n'y en a plus?

SCENE V.

Les Précédens, LADREMANN.

PÉTROWITZ, *a Ladremann, qu'il voit entrer.*

Eh ! arrive donc !... Du vin comme s'il en pleuvait !

LADROWSKI.

J'ai ce qu'il faut.

PETROWITZ, *à Werner.*

Hé ben, qu'en dites-vous?

WERNER.

Vous m'avez l'air d'un bon vivant... J'accepte.

PÉTROWITZ.

Voilà parler.

WERNER.

Mas à condition que vous en ferez autant avec nous...

PÉTROWITZ.

Je n'ai jamais refusé un coup de sabre ou une bouteille de vin. (*Ladremann revient avec une bouteille et des verres.*) Voilà l'ancien. (*Il verse du vin, aperçoit les officiers, met la main sur son chapeau, et leur dit:*) Mon officier, si j'osais...

L'OFFICIER.

Volontiers, Pétrowitz. (*on verse et l'on boit.*)

PÉTROWITZ.

Air : *Frappons, frappons fort.*

Pour célébrer dign'ment
Un' journée aussi chère,
Que chacun à l'instant,
Vide dix fois son verre.
Ferme sur les genoux,
En dépit du bourgogne,
Et sans compter les coups,
Nous rougissant la trogne,
Chantons, chantons fort,
Le bonheur d'la Pologne,
Chantons, chantons fort
Et chantons d'accord.

WERNER.

Vous dont le seul désir,
Est d'faire l'diable à quatre ;
Qui n'avez de plaisir,
Que celui de vous battre.

VILLE DE BRUXELLES - STADSBRUSSEL
Archives - Archief

Si du bon Sobiesky,
L'on touchait la couronne ;
Ou si quelqu'ennemi
Attaquait sa personne,
Frappez, frappez fort,
C'est moi qui vous l'ordonne.
Frappez, frappez fort
Et frappez d'accord.

PÉTROWITZ.

Allons, en avant.

Air : *Venez chanter et rire à la nôce de Scarron.*

Qu'chacun à sa manière
Porte un toast à notre Roi !

CHŒUR.

Qu'chacun à sa manière
Porte un toast à notre Roi !

PÉTROWITR.

Au grand homme de guerre,

MAD. WERNER.

Au prince de bon aloy !

CHŒUR.

Au grand homme de guerre,
Au prince de bon aloy.

WERNER.

Au guerrier
Couvert de laurier.

PÉTROWITR.

Au grand Roi qui, de son état,
Est le meilleur soldat.

Air : *Vive Henri Quatre.*

(*Pendant ce couplet entre Sobiesky.*)

Fils d'la victoire,
Model' de la valeur,
Couvert de gloire,
Sobiesky plein d'honneur,
Vivra dans l'histoire
Comme dans notre cœur.

Allons, mes amis, chorus.

CHŒUR.

Fils d'la victoire, etc.

TOUS.

Qu'chacun a sa manière, etc.

(*Les officiers, en se retournant, voyent le Roi, et s'avancent*

pour le saluer. Le Roi leur fait signe de se retirer ; ce qu'ils exécutent en silence et de manière a n'être vus de personne.)

SCENE VI.

Les Précédens, LE ROI.

WERNER.

Dis donc, Liska, vas nous chercher quelques vieilles bouteilles du bon coin... Nous allons leur dire deux mots.

LISKA.

Oui, mon père. *(elle sort.)*

MAD. WERNER.

Voilà comme tu es, tu vas donner ton meilleur.

WERNER.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame Werner, y a-t-il quelque chose de trop bon pour l'anniversaire de Sobieski, demandez à ces messieurs. *(il ne les voit pas.)* Eh bien, où sont-ils donc? *(il remonte la scène comme pour voir où sont les officiers, et se trouve nez à nez avec Sobieski.)* Pardon, mon officier, je courais après deux de vos camarades qui buvaient avec nous, et qui ont disparu au plus beau moment, si vous voulez les remplacer, vous ne serez pas de trop... Excusez la liberté au moins, mais c'est qu'un jour comme celui-ci, ça rapproche toutes les distances.

LE ROI, *à part.*

Leur proposition sert mes projets. *(à Werner.)* J'accepte avec plaisir. *(Il suit Werner qui s'assied sans façon.)*

MAD. WERNER.

Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc?

WERNER.

Je place mousieur à côté de moi.

MAD. WERNER.

C'est auprès de moi qu'il doit être.

WERNER.

Non.

MAD. WERNER.

Si.

LE ROI.

Accordez-vous.

WERNER.

Mon officier, ça n'est pas si facile que vous le pensez.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Par la dispute et le tapage,
La santé d'ma femme s'entretient,
Et vous d'vez voir à son visage,
Qu'la luronne se porte bien.
Rarement la paix nous rassemble ;
Et de nos cœurs, suivant la loi,
Nous ne sommes d'accord ensemble
Que pour crier vive le Roi.

MAD. WERNER.

C'est que c'est le cœur qui parle.

WERNER.

Oh ! dam, alors je retrouvons des forces.

LISKA, *arrivant.*

Mon père, il ne vous en reste plus, v'là la dernière.

WERNER.

Elle aura du bonheur; j'allons la boire à la santé du Roi. *(Il verse le vin.)*

PETROWITZ, *et les autres.*

A la santé de Sobieski

LADREMANN.

C'est du vôtre ; attendez donc que j'apporte mon verre, à la vôtre, mon capitaine.

WERNER.

Eh bien, mon officier, vous dites ça tout bas ; m'est avis pourtant, que vous qui le connaissez mieux que nous, vous devriez crier cent fois plus fort. (*Il lui présente son verre pour trinquer.*) A la santé du roi.

SOBIESKI, *trinquant avec M. et madame Werner*

A la santé du Roi, il est d'une économie.

PÉTRWITZ.

Puisse-t-il se porter aussi bien que vous et moi.

LE ROI, *souriant.*

Je le désire autant que vous.

MAD. WERNER.

C'est que voyez-vous, notre bonheur est attaché à son existence.

LADREMANN.

Il est vrai que c'est un grand roi, il est d'une économie.

MAD. WERNER.

Vous dites çà, parce que vous êtes ladre vous ! mais c'est un homme qui sait se faire obéir.

WERNER.

Te voilà, toi, parce que tu voudrais être la maîtresse. Moi, je dis que c'est un homme qui a plus d'esprit que nous, car il est encore garçon.

LE ROI.

Le soin de son peuple, l'occupe tout entier.

LISKA.

Oh! tout cela n'est rien, en comparaison de la loi qu'il a rendue.

LE ROI.

De quelle loi voulez-vous parler, ma belle enfant, de la loi sur les finances?

LISKA.

Oh! non.

EE ROI.

De celle du commerce?

LISKA.

Bien mieux que cela, c'est la loi qui permet aux soldats de se marier. . . Voilà une belle loi.

LE ROI.

Je vois qu'ici chacun prêche pour son saint.

PETROWITZ.

Vous ne parlez pas du courage, de l'ordre et de l'exactitude dont Sobieski donne l'exemple à ses soldats.

Mad. WERNER.

Oui, mais cet exemple-là n'est pas suivi par tout le monde.

WERNER.

Eh! laisse donc, est-ce que monsieur a besoin de savoir nos affaires de ménage?

LE ROI.

Aurait-on commis, envers vous, quelqu'injustice au nom du Roi.

Mad. WERNER.

Injustice! vous avez dit le mot, mon capitaine.

WERNER.

Oh! ce n'est pas tout-à-fait une injustice.

Mad. WERNER.

Je dis que si, moi.

LE ROI, *emporté par un premier mouvement qu'il réprime aussitôt.*

Malheur à l'insolent, si. . . le Roi venait à le savoir.

WERNER.

Oh, mais j' sommes bian sûrs qu'il n'en saura rien.

LE ROI.

Pourquoi ne vous êtes vous pas adressés à lui ?.

WERNER.

J' navons pas l'honneur de le connaître, et puis comment être assez osé pour lui faire une remontrance, être assez hardi pour lui dire...

LE ROI.

La vérité ? Sobieski sait l'entendre... Vous pouviez lui présenter un placet.

MAD. WERNER.

Je ne savons pas écrire.

LE ROI.

Et! Quel est le motif de votre réclamation ?

MAD. WERNER.

Le paiement de l'indemnité promise aux propriétaires des terreins de ce canton, sur lesquels les grandes manœuvres ont eu lieu, il y a trois ans.

LE ROI.

Vous ne l'avez pas reçue ?

WERNER.

Non.

LE ROI.

Depuis trois ans, il existe dans la Pologne un sujet qui a le droit d'accuser son Roi d'injustice.

WERNER.

Oh ! ce n'est pas lui. Je savons ben de quoi il retourne.

Air : *Je rends hommage à la beauté.*

Pour nous payer, quand l'souverain
Vient de signer une ordonnance,
Ça n'nous arriv' que d'main en main,
Et ça parcourt une fière distance.
Mais j'vous l'disons de vous à moi,
Ca trouve en ch'min queuqu'anicroche,
Et c'qui sort des coffres du Roi,
N'est pas encor dans notre poche.

LE ROI.

Mes amis, donnez-moi une plume, de l'encre, du papier.

MAD. WERNER.

Vous oseriez écrire au Roi.

LE ROI.

J'avoue que c'est la première fois que cela m'arrive.

MAD. WERNER.

La lettre ne lui parviendra pas.

WERNER.

Pourquoi ?

LE ROI.

Je vous réponds qu'il la recevra.

MAD. WERNER.

Oui, et d'autres la liront.

LE ROI.

Sobieski la lira avant qui que ce soit.

MAD. WERNER.

Et puis il n'y pensera plus.

LE ROI.

Il y fera droit.

WERNER.

Là!

MAD. WERNER.

Vous croyez ?

LE ROI.

J'en réponds pour lui.

WERNER.

Ma foi, pour la rareté du fait... Voisin Ladremann

LADREMANN.

Qu'est-ce que c'est ?

WERNER.

Vous qui êtes un homme d'écriture, vous devez avoir du papier ?

LADREMANN.

A vendre? oui.

WERNER.

Donnez-nous en un cahier, et du beau, j'écris au Roi.

MAD. WERNER.

Oui, nous écrivons au Roi.

(*Ladremann rit en dessous et va lui chercher du papier.*)

PETROWITZ.

C't'officier-là m'a l'air d'un bon enfant, il faut que je fasse une connaissance plus particulière avec lui.

(*Ladremann revient avec du papier*)

LADREMANN.

V'là c'qu'il vous faut, c'est douze kreutzers. (*à Petrovitz.*)

Dites donc, qu'est-ce qui me paiera le vin qu'on vient de boire ?

PETROWITZ.

Chut, veux-tu te taire pendant qu'on écrit au Roi.

LADREMANN.

Et les deux de ce matin ?

PETROWITZ.

Paix donc, vieux bavard.

LISKA, *à part, voyant écrire le Roi très-vite.*

Comme il y va de bon cœur.

LADREMANN.

Mais enfin, est ce vous qui me paierez ?

PETROWITZ.

T'es ben curieux.

Mad. WERNER.

J'ai bien peur que ça ne fasse pas grand chose.

WERNER

Qu'en sais-tu ! moi, j'espère.

LE ROI.

Tenez, mes amis, je vous réponds de l'effet de cette lettre.

WERNER.

Si vous boutiez un petit mot de recommandation de votre part sur c'te requête ?

LE ROI.

C'est inutile.

Air : *Vaudeville de l'avare et son ami.*

Le bon droit souvent la présente
A l'aide d'un froid protecteur,
Dont l'apostille indifférente
En détruit souvent la valeur.

(Il la remet à Liska.)

Mais quand fille jeune et gentille
Vient l'offrir d'un air gracieux,
Air de candeur et jolis yeux,
Voilà sa meilleure apostille.

LISKA.

Mais je n'oserai jamais parler au Roi.

Mad. VERNER.

Surtout faite comme tu es.

LE ROI.

Je serai à la revue partout où il sera, et je vous faciliterai les moyens de l'approcher.

LISKA.

Merci, monsieur l'officier.

THÉATRE DE BRUXELLES

WERNER.

Croyez, mon capitaine, que je n'oublierons de notre vie votre bonté, votre... N'est-ce pas, ma femme ?

MAD. VERNER, *lui faisant la révérence.*

Oui, mon général.

Air *du Vaudeville de six mois d'absence.*

Je vous le répète,
Allons, tous deux suivez moi;
Un peu de toilette
Ne saurait déplaire au roi.

LISKA.

Pour être mieux mise,
J'endoss'rai mon corset neuf.

MAD. WERNER.

Moi ma robe grise.

WERNER.

Et moi, mon habit d'Elbœuf.

ENSEMBLE.

MAD. WERNER.

Je vous le répète,
Allons, tous deux suivez moi;
Un peu de toilette
Ne saurait déplaire au Roi.

LE ROI.

Je vous le répète,
Vous pouvez compter sur moi,
Et, de votre dette,
Je répondrais pour le Roi.

LISKA, WERNER.

Un peu de toilette
Ne saurait déplaire au Roi.

LE ROI.

Le Roi ne regarde
Ni les habits, ni les traits;
Mais le Roi prend garde
Au bon droit de ses sujets.

MAD. WERNER.

C'est égal, c'est égal.

Ensemble.

Je vous le répète, etc.

SCENE VII.

LE ROI, PETROWITZ.

PÉTROVITZ.

Mon officier, vous venez d'obliger de bonnes gens.

LE ROI, *à part.*

Cet homme est dans la situation où l'on dit la vérité, c'est ce qu'il me faut. (*haut.*) Tu m'as l'air d'un bon vivant.

PÉTROWITZ.

Vous l'avez dit : je laisse le chagrin au quartier de réserve, je ris tant que je peux, et je me bats comme je bois; avec moi un coup n'attend pas l'autre. (*il boit.*)

LE ROI.

Mais si au moment de la revue, le Roi te voyait ainsi la tête échauffée !...

PÉTROWITZ.

Je lui dirais que c'est en buvant à sa santé. (*il trinque et boit.*) Et puis, dans le rang, soutenu des deux côtés, ça ne paraîtra pas. Ah ! monsieur l'officier...

Air : *Vaudev. de la petite Gouvernante.*

Le plus grand honneur que j'envie,
Je vous en donne ici ma foi,
C'est d'pouvoir un jour dans ma vie,
Me battre sous les yeux du Roi.
Il verrait qu'si, par la futaille
Sur mes jambes mal affermi,
Je chancèle avant la bataille,
Je marche droit à l'ennemi.

LE ROI.

Le Roi connaît la liste de tous ses braves.

PÉTROWITZ.

Mon officier, je suis dessus.

LE ROI.

Quel est ton nom ?

PÉTROWITZ.

Pétrowitz.

LE ROI.

Quelles sont tes campagnes ?

PÉTROWITZ.

Cinq en Turquie, deux en Souabe, trois en Autriche.

LE ROI.

As-tu reçu quelques blessures ?

PÉTROWITZ.

Trois coups de feu, deux coups de lance, cinq coups de sabre; ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas davantage.

LE ROI.

Tu t'es donc souvent exposé?

PÉTROWITZ.

Comment cela pourrait-il être autrement? avec un Roi qui nous donne l'exemple du courage et de la patience. Dam, c'est qu'il faut le voir quand il est là.

Air: *Fournissez un canal au ruisseau.*

Il est plus dur que ses soldats,
La faim, la soif, l'canon qui tonne,
Les dangers qui suiv' les combats,
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne.
Comme l'dernier de ses guerriers,
J'lai vu passer la nuit entière;
Mais Sobieski, couché par terre,
Dormait toujours sur des lauriers.

LE ROI.

Même air.

Quand un Roi voit son étendart
Toujours suivi de la victoire,
Chacun de ses guerriers a part,
A ses dangers, comme à sa gloire,
Un faisceau de cent mille bras
Est là pour défendre sa cause;
Et sur des lauriers, s'il repose,
Son lit est fait par ses soldats.

PÉTROWITZ.

Sans vous démentir, mon officier, Sobieski n'a besoin de personne pour faire son lit. Mais l'heure de la revue arrive... Pardon, mon officier. (*il appelle.*) Ladremann!

SCENE VIII.

Les Précédens, LADREMANN.

LADREMANN.

En voilà.

PÉTROWITZ.

Il s'agit bien de ça. Mon compte!

LADREMANN.

Parbleu! il sera bientôt fait. Trois bouteilles de tout-à-l'heure et deux de ce matin, ça fait une demi-couronne.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL Archives - Archief

PÉTROWITZ.

Une demi-couronne! (*à part.*) Le vieux juif! (*haut.*) C'est bon; je te paierai cela à la première solde.

LADREMANN.

Comment, à la première solde!

PÉTROWITZ.

Sûrement. Nous sommes gens de revue.

LADREMANN.

Non pas, non pas, s'il vous plaît.

PÉTROWITZ.

Vieux coquin, est-ce que tu refuserais de faire crédit à un soldat de Sobieski. Il faut pourtant que tu en passes par là aujourd'hui; car je veux que le diable m'emporte s'il me reste un kreutzer.

LADREMANN.

Votre officier, qui est là, ne peut-il pas payer pour vous?

PÉTROWITZ.

Veux-tu bien te taire, vieux serpent!

LADREMANN.

Je ne me paye pas de sottises, moi!

LE ROI, *impatienté, à part.*

L'insolent! (*il jette une bourse.*) Tiens, paye-toi sur cette bourse.

PÉTROWITZ, *ramassant la bourse que Ladremann allait prendre.*

Mon officier, votre intention n'est pas d'humilier un soldat de Sobieski.

LE ROI.

A Dieu ne plaise! mais...

Air: *Traitant l'amour sans pitié.*

Ne puis-je pas, en ce jour,
Lorsque sa bourse est malade,
Payer pour un camarade
Qui demain aura son tour?

PÉTROWITZ.

S'il faut verser avec gloire,
Ou mon sang pour la victoire,
Ou l'vin qu'j'aime tant à boire,
A la santé de mon Roi!...
Jusqu'à présent, je m'honore
D'n'avoir pas souffert encore
Qu'un autre payât pour moi.

BIBLIOTHEQUE ROYALE BRUXELLES ADMITTOR

(*Bas et d'un ton menaçant.*) Pour la dernière fois, veux-tu me faire crédit?

LADREMANN.

Je ne demande pas mieux; mais au moins donnez-moi quelque gage...

PÉTROWITZ.

Des gages, moi! Et où diable les prendrai-je?

LADREMANN.

Laissez-moi votre shakos.

PÉTROWITZ.

Mon shakos! Il faudrait donc que j'eusse perdu la tête.

LADREMANN.

Eh bien! votre sabre.

PÉTROWITZ.

Mon sabre! Mille tonnerres! que je paraisse à la revue sans mes armes!...

LADREMANN.

Eh bien, faites une chose, laissez-moi la lame, et gardez la poignée.

PÉTROWITZ.

Comment cela?

LADREMANN.

Rien n'est plus aisé. Nous allons entrer chez moi; votre lame sera bientôt démontée, et vous mettrez à la place... tout ce que vous voudrez. Pourvu que vous ayez la poignée et le fourreau, c'est tout ce qu'il vous faut pour la revue.

PÉTROWITZ.

Allons, soit; entrons vîte, et que tout cela finisse.

SCENE XI.

LE ROI, *seul.*

Que va-t-il faire?... Ce soldat m'intéresse et me plaît par sa franchise. Je n'aime pas la louange; mais ses éloges m'ont fait plaisir; je ne le perdrai pas de vue. Le plus grand bonheur d'un Roi doit être de s'entendre louer sans flatterie, et de se voir aimé sans bassesse: la naissance donne le sceptre et l'amour le soutient.

SCENE X.

LE ROI, LISKA.

LISKA.

Bon, il y est encore.

LE ROI.

Voilà notre espiègle. Sa toilette n'a pas été longue.

LISKA.

Ah ! monsieur l'officier ou le capitaine, car je ne sais pas lequel : comme vous écrivez bien !... Un voisin vient de nous faire lecture du placet que vous avez rédigé pour mes parens; je suis bien sûre que le Roi n'y résistera pas.

LE ROI.

Oui... il y aura égard.

LISKA.

C'est superbe !... Ah ! si je savais écrire... seulement comme ça.

LE ROI.

Eh bien, ma chère enfant, si vous saviez écrire ainsi... que feriez-vous ?

LISKA.

Je consolerais Fritz.

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est que Fritz ? un parent ?

LISKA.

Oh ! mieux que ça : c'est un grenadier superbe.

LE ROI.

Qui vous intéresse ?

LISKA.

Qui m'épousera.

LE ROI.

A votre âge ! Vous savez ce que c'est que l'amour !

LISKA.

Air : *N'en demandez pas d'avantage.*

Je sais que l'amour rend heureux
En conduisant au mariage,
Que rien n'est plus doux que ses jeux,
Ni plus tendre que son langage,
Par ce que je sais,
Je regrette assez
De n'en pas savoir davantage.

LE ROI.

Même air.

Comme vous, mon aimable enfant,
Malgré mon état et mon âge,
En amour je suis ignorant,
Mais je suis sûr que ce village
Est rempli de gens
Assez obligeans
Pour vous en montrer davantage.

LISKA.

Oh! ça, c'est ben vrai; car, tous les jours, c'est à qui me fera un compliment, me dira une douceur; si je vais me promener, ils sont une demi-douzaine à me regarder, à me faire des mines, à me jeter des œillades, à pousser des soupirs tout-à-fait drôles... Et le dimanche, ils se battent à qui dansera avec moi.

LE ROI.

Et vous êtes fidèle à monsieur Fritz?

LISKA.

Il est si bel homme! Toutes les jeunes filles du village voudraient l'avoir pour amant, et vous sentez bien que quand ce ne serait que pour les faire enrager, je lui serai fidèle toute la vie.

LE ROI.

Oh! c'est très-juste.

LISKA.

C'est pour l'en informer que je voudrais savoir écrire.

LE ROI.

Ah! ah! il n'est pas ici?

LISKA.

S'il y était, est-ce que je causerais avec vous? Je danserais avec lui.

LE ROI.

Cela serait plus gai.

LISKA.

Si vous étiez aimable...

LE ROI.

Eh bien?

LISKA.

J'ai là du papier et de l'encre.

LE ROI.

Après?

LISKA.

Une petite lettre...

LE ROI.

Vous voudriez...

LISKA.

Lui dire que je l'aime toujours.

LE ROI.

Et c'est moi que vous en chargez ?

LISKA.

Pendant qu'il n'y a personne ; ca sera bientôt fait.

LE ROI.

La commission est singulière !

LISKA.

Si vous êtes embarrassé, je vous dicterai.

LE ROI.

Il est plaisant que le premier billet doux que j'écris ne soit pas pour moi. (*Il se dispose à écrire.*) Votre secrétaire attend vos ordres.

LISKA.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Que vot' lettre soit ben gentille
Et lui fass' comprend' sans façon,
Que je l'aime autant qu'une fille
Peut aimer un jeune garçon.
Ah ! n'craignez pas d'être trop tendre:
De loin on dit à son amant
Ce que d'plus près, assez souvent,
On n'os'rait pas lui faire entendre.

Voulez-vous me lire ma lettre.

LE ROI.

Est-ce que vous ne vous en rapportez pas à moi ?

LISKA.

Oh ! que si.

LE ROI.

Et l'adresse?

LISKA.

En prison.

LE ROI.

Comment, en prison ! (*à part*) Voilà qui change la thèse.

LISKA.

Oh ! c'est la première fois.

LISKA.

Il a donc commis une grande faute ?

LISKA.

Oh! mon dieu, non; je suis sûre qu'il y est pour rien du tout.

LE ROI.

Sans doute c'est son colonel qui aura tort. (*à part.*) J'éclaircirai cela.

LISKA.

Pour le colonel, cà c'est possible; car, pour Fritz, c'est un bien bon sujet, qui m'aime de tout son cœur, presque autant qu'il aime le Roi.

LE ROI.

Il aime le Roi!

LISKA.

Encore plus que moi, je vous dis.

LE ROI.

Si vous dites vrai, je parlerai pour lui.

LISKA.

Au Roi!

LE ROI.

Oui.

LISKA.

Ah! monsieur!

LE ROI.

Air: *Que nos enfans n'en sachent rien.*

Il suffit qu'il soit votre amant
Pour m'intéresser fortement.

LISKA.

Si l'Roi pouvait, dans sa clèmence,
A Fritz accorder son pardon.
On dil partout qu'il est si bon.

LE ROI.

Votre amant aura son pardon.

LISKA.

Vous croyez donc qu'on peut, en assurance,
Compter sur la bonté du Roi?

LE BOI.

Je vous en donne ici ma foi,
Comptez sur lui comme sur moi.

LISKA.

Ah! quel bon Roi! Oh! mon dieu! comme c'est donc heureux que vous vous soyez trouvé là! Mais, chut! on se dispute; c'est mon père qui cause avec ma mère.

SCENE XI.

Les Mêmes, WERNER, Mad. WERNER, *en toilette. Ils entrent en se disputant.*

WERNER.

Air : *Eh! bien, qu'est-ce.*

Veux-tu t'taire, (*bis.*)
Ma toilette est mon affaire ;
Veux-tu t'taire, (*bis.*)
Je suis mis
Comme un marquis.

MAD. WERNER.

Je n'aime pas ces cheveux
Qui vous découvrent la nuque ;
Mon époux, une perruque
Vous aurait été bien mieux.

WERNER.

Ça me donn'rait l'air tout bête.

MAD. WERNER.

Vous seriez mieux étoffé.

WERNER.

N'vous mêlez pas de ma tête.

MAD. WERNER

Vous en seriez mieux coiffé.

ENSEMBLE.

Veux-tu t'taire, (*bis.*)
Ma toilette est mon affaire.
Veux-tu t'taire, (*bis.*)
Je suis mis
Comme un marquis.

THÉATRE DES RUES ADMIS AU DÉPOT

SCENE XII.

Les Précédens, PÉTROWITZ, *sortant de chez Ladremann*

PÉTROWITZ, *à la cantonnade.*

Ah ! vieux coquin, tu me payeras celui-là !

LE ROI.

Est-ce qu'il n'a pas entendu raison ?

PÉTROWITZ.

C'est une affaire arrangée.

LE ROI.

Et votre sabre ?

PÉTROWITZ

Il est là... c'est-à-dire si on veut. Mais, chut! car si çà venait jusqu'aux oreilles du Roi... (*On entend un roulement de tambour.*) Le tambour!... Pardon, mon officier; mais Pétrowitz n'est jamais arrivé le dernier à son poste.

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIII.

Les Précédens, hors PETROWITZ.

LE ROI, *à part.*

Que veut-il dire? Je saurai cela. (*Les officiers reparaissent, et sont vus de Sobieski seulement.*)

WERNER, *à Liska.*

Allons, v'là le moment.

LISKA.

A présent que le tambour bat, voilà que le cœur me bat aussi.

LE ROI.

Adieu, mes enfans. De l'assurance; votre cause est bonne, et le Roi est juste. (*il sort.*)

SCENE XIV.

Les Précédens, hors LE ROI.

Mad. WERNER.

Ah çà, ne vas pas faire de gaucherie.

WERNER.

Sois donc tranquille.

Mad. WERNER.

Air: *Adieu, je te fuis bois charmant.*

Ma fille, n'va pas cette fois
Faire ici la sotte ou la prude.

LISKA.

Dam, c'est que d'parler à des Rois,
J'n'avons pas encor l'habitude.
Mais si j'sens là quelque frayeur,
En songeant à quoi je m'engage,
J'penserai que c'est pour vot' bonheur,
Et ça me donne du courage.

WERNER, *embrassant Ltska.*

Bonne fille! V'là c' qui s'appelle parler, ça.

MAD. WERNER.

Oui; et quand il s'agira d'approcher de Sobieski, elle ne pourra plus lever les yeux, faire un pas, ni prononcer une parole.

WERNER.

Je te dis que si; elle sera hardie. N'est-ce pas ?

LISKA.

On dit le Roi si bon.

MAD. WERNER.

Je me charge de te présenter.

WERNER.

Ne t'avise pas d'ça, notre affaire est perdue; regarde-moi ce petit minois-là. Comme dit l'officier, ça porte sa recommandation avec soi.

SCENE XV.

Les Précédens, TROUPES, etc.

(*On entend une marche dans le lointain; la musique succède au tambour, les troupes défilent, traversent le théâtre.*)

LISKA, *à part.*

Ah! mon dieu, c'est précisément le régiment de Fritz.

WERNER, *à Liska.*

Dis donc, Liska, voilà un uniforme de ta connaissance.

LISKA.

C'est vrai, mon père.

WERNER.

Je ne vois pas certain grenadier.

LISKA.

Si j'en demandais des nouvelles.

WERNER.

Vas vite, pendant que ta mère a le dos tourné.

(*Liska s'approche d'un officier; Werner se rapproche de sa femme pour l'empêcher d'apercevoir sa fille.*)

LISKA, *bas à l'officier.*

Monsieur l'officier. . .

L'OFFICIER.

Que voulez-vous, ma belle enfant?

LISKA.

Monsieur Fritz sera-t-il à la revue ?

L'OFFICIER.

Oui, ma petite, il y sera; mais si vous prenez quelqu'intérêt à lui, j'en suis fâché pour vous.

LISKA.

Ah ! mon dieu, monsieur, qu'est-c' qui peut donc lui arriver ?

L'OFFICIER.

D'être cassé à la tête de sa compagnie.

LISKA.

Cassé ! Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de raccommoder ça, monsieur l'officier ?

L'OFFICIER.

Cela ne nous regarde pas.

LISKA.

Quelqu'un m'a promis de parler en sa faveur. . . Croyez-vous que le Roi lui pardonne ?

L'OFFICIER.

Il ne pardonne jamais quand on a manqué à la discipline. Mais si le Roi est de bonne humeur, votre protégé en sera quitte pour un mois de cachot.

LISKA.

Il en mourra.

L'OFFICIER.

C'est ce qu'il pourrait faire de mieux.

LISKA.

Vous êtes consolant ! (*à part.*) Le vilain homme !

MAD. WERNER.

Où donc est cette petite fille ?. . . Liska !

LISKA.

Me v'là, ma mère.

MAD. WERNER.

Entendez-vous !. . . Allons, à côté de moi.

(*Un roulement se fait entendre. Le Roi et son état-major paraissent ; on présente les armes.*)

SCENE XVI.

Les Précédens, LE ROI, son Etat-Major.

LE ROI.

Major Minski, je suis content de vos grenadiers ! Colonel Erloff, vous tiendrez votre régiment prêt à partir pour la Turquie.

ERLOFF.

Oui, sire ; mais avant tout. . .

VILLE DE BRUXELLES · STAD BRUSSEL Archives - Archief

THEATRE DE BRUXS. ADMITTON

Air *de Lantara.*

Je crois qu'il serait nécessaire
De renouveler leurs habits.

LE ROI.

Ce soin là n'est pas notre affaire,
Il regarde les ennemis.
Le Polonais, pendant toute la guerre,
S'habillent aux dépend des vaincus;
Et vos soldats, la campagne dernière,
A la Turque étaient tous vêtus.

Mad. WERNER, *à sa fille.*

Allons, du courage; tenez-vous droite.

WERNER.

Comme tu la tourmentes!

LISKA, *les yeux baissés.*

Sire...

LE ROI.

Laissez approcher cette jeune fille.

LISKA, *tremblante.*

Sire... Votre Majesté...

LE ROI.

Ne tremblez pas, mon enfant; levez les yeux sur moi.

LISKA, *lève les yeux et recule.*

Ah! ciel!

WERNER.

Eh bien, qu'est-ce? La peur qui te prend!

Mad. WERNER.

Quand je le disais.

WERNER, *à Liska.*

Donne-moi ce papier. (*il le prend.*) Sire, permettez... (*Il lève les yeux et reconnait l'officier.*) Ah! mon dieu! mon dieu!

Mad. WERNER.

Et toi aussi!... Donne-moi cette pétition. (*elle la lui arrache, et s'avance fièrement.*) Sire... Sire... Eh bien! est-ce que j'ai la berlue! Mais, comme il ressemble donc... C'est lui! ah! mon dieu, c'est lui!

LE ROI.

Remettez-vous, ma bonne.

Mad. WERNER.

C'est sa voix!... Ah! sire! (*Tous trois tombent à ses genoux*

LE ROI.

Je connais la requête de ces braves, elle est juste; j'or-

donne qu'on y fasse droit. M. le général, vous me rendrez compte sur-le-champ de l'exécution de mes ordres, et vous ferez doubler la somme qui leur revient pour les intérêts du retard.

WERNER, sa Femme et sa Fille.

Ah! sire, que de bontés!

LE ROI.

On vous avait promis justice en mon nom. (*regardant Liska.*) Je tiendrai toutes les promesses que j'ai faites.

SCENE XVII.

Les Précédens, hors LISKA, WERNER et SA FEMME.

LE ROI.

Colonel Erloff!

ERLOFF.

Sire...

LE ROI.

Quelle est la situation de votre régiment?

ERLOFF.

Mille hommes sous les armes; vingt-cinq malades, et un en prison.

LE ROI.

Quel est son nom?

ERLOFF.

Fritz.

LE ROI.

C'est lui. Où est-il?

ERLOFF.

A la queue du régiment.

LE ROI.

Qu'on le fasse venir. (*Le colonel parle à un officier, qui sort.*) Je veux lui donner une leçon dont il se souviendra long-tems. (*Il examine ses grenadiers et aperçoit Petrowitz.*) Ah! ah! voici mon grenadier de ce matin; je lui dois aussi une leçon et une récompense. Je suis curieux de savoir comment il va se tirer de l'embarras où je vais le mettre.

(*Fritz arrive conduit par l'officier qui a été le chercher.*)

SCENE XVIII.

Les Précédens, FRITZ.

ERLOFF.

Sire, voilà le soldat que Votre Majesté a demandé.

LE ROI, *le toisant.*

La petite n'a pas mal choisi. (*à Fritz.*) Ton nom ?

FRITZ.

Fritz !

LE ROI, *à Erloff.*

Qu'a-t-il fait pour être puni ?

ERLOFF.

Sire, il ne s'est pas trouvé à deux appels du soir, et pour rentrer il a escaladé les murs de la caserne.

LE ROI.

C'est mal, très-mal. Voilà de ces fautes que je ne pardonne jamais.

FRITZ.

Ah ! sire...

LE ROI.

Qu'on fasse sortir un soldat des rangs. (*il désigne Pétrowitz*) Celui-ci. (*Petrowitz sort du rang tout effrayé.*) Laisse-là ton fusil et avance. (*Pétrowitz met son fusil de côté.*) Le sabre à la main.

PÉTROWITZ, *embarrassé.*

Le...

LE ROI.

Le sabre à la main, te dis-je.

PÉTROWITZ.

Ah ! sire...

LE ROI.

Obéis.

PÉTROWITZ.

Ordonnez-moi toute autre chose.

LE ROI.

Point de réplique.

PÉTROWITZ.

Ah ! mon dieu, mon dieu, comment me tirer de là !

LE ROI.

Eh bien, tu hésites encore !

PÉTROWITZ.

Non, sire ; mais je suis sûr que le ciel ne permettra pas que mon sabre serve à un pareil usage. (*se jettant à genoux.*)

Air : *Ah ! c'Cadet là.*

Toi qui toujours
Me prêtas secours,
Exauce moi mon bon ange.
Fais à l'instant
Que ce fer tranchant
En sabre de bois se change,

Mon bon ange,
Qu'il se change,
Mon bon ange.

LE BOI, (*à part.*)

De mon fripon,
L'oraison
Est un tour
Qu'en ce jour
Il s'attend à me faire;
Et je le dis sans façon,
Le détour est fort bon,
Et lui vaut son pardon.
(*Feignant la colère.*)
Allons, auras-tu bientôt fait?

PÉTROWITZ, *de même.*

Mon ange tutélaire,
De mon cœur tu sais le secret.
(*Il se relève et tire son sabre qui a une lame de bois.*)
Sire me voilà prêt.

CHOEUR.

Pour lui vraiment,
Quel événement,
Et pour nous quel spectacle,
En sa faveur
Le ciel protecteur
Vient d'opérer un miracle.

LE ROI.

En sa faveur
Le ciel protecteur
A vraiment fait un miracle.

PÉTROWITZ.

Sire, vous voyez que ce n'est pas ma faute.

LE ROI.

Oui, je vois que ton bon ange t'a fort heureusement obéi; mais il fait un miracle plus grand encore que tu ne penses, c'est de t'épargner la punition que mérite un soldat qui met ses armes en gages.

PÉTROWITZ.

Quoi! sire!... Je suis perdu! c'est l'officier de ce matin.

LE ROI.

Quant à toi, quiconque a manqué à la discipline militaire, ne fait plus partie de mes régimens.

SCENE XIX.

Les Précédens, LISKA, M. et Mad. WERNER.

LISKA.

Ah! sire, vous m'aviez promis...

LE ROI.

Paix ! Remettez à Fritz la lettre que vous lui destiniez.

LISKA.

Mais, sire...

LE ROI, *à Fritz*

Lisez...

FRITZ.

« Je nomme Werner concierge de mes jardins de Varsovie. »

MAD. WERNER.

Ah ! sire, vous faites fort bien, car c'est ce qu'il entend le mieux que le jardinage.

LE ROI.

Paix !... Et comme, vu son âge, il a besoin d'aide, je lui donne Fritz pour second.

LISKA.

Et moi, sire!

LE ROI.

Je vous le donne pour mari.

LISKA et FRITZ.

Quel bonheur !

LE ROI.

Pétrowitz, tu m'as régalé ce matin.

PÉTROWITZ.

Ah ! sire, si j'avais su que c'était vous, nous en aurions bu de meilleur et davantage.

LE ROI.

Je te nomme adjudant.

PÉTROWITZ.

Adjudant !

LE ROI.

Et j'avoue que d'après ce que j'ai appris sur ton compte, je voudrais avoir cinquante mille braves comme toi à mon service.

PÉTROWITZ.

Sire, vous n'êtes pas dégoûté.

VAUDEVILLE.

PETROWITZ.

Solide à plus d'un exercice,
Que j'trouve en campagne un tendron,
Rond, rond, rond !
Moi j'vous l'aborde avec malice,
Et j'vous lui chante un gai flon, flon,
Flon, flon, flon !
S'mocquant d'sa fatigue et d'sa peine
Tout comme de Colin Tampon,
Pon, pon, pon !

Faut voir comme Pétrowitz vous mène
L'vin, la gloire et l'amour de front,
Fron, fron, fron!
Au cabaret et dans la plaine
Il n'a jamais craint un canon,
Non, non, non!

VERNER.

Maris d'un' femme peu traitable,
Voulez-vous lui fair' baisser l'ton,
Ton, ton, ton!
Drès qu'elle vous envoie au diable,
Prenez tout d'suit' la balle au bond,
Bon, bon, bon!
Ou ben pour noyer la querelle,
Faites-moi sauter un bondon,
Don, don, don!
Mais si la dame fait la rébelle
Montrez-lui que vous avez du front,
Fron, fron, fron!
Et surtout criez plus fort qu'elle,
All' reprendra le diapazon,
Zon, zon, zon!

Mlle. WERNER.

Femme qui, dans votre ménage,
Voulez régner soir et matin,
Tin, tin, tin!...
Opposez toujours à l'orage,
Un œil fripon, un air lutin,
Tin, tin, tin!...
Au seul plaisir ouvrant la porte,
Fermez votre cœur au chagrin,
Tin, tin, tin!...
Riez du jaloux qui s'emporte
Contre les arrêts du destin,
Tin, tin, tin!...
Et si vous n'ét' pas la plus forte,
Allez sonner chez vot' voisin,
Tin, tin, tin!...

LISKA, *au Public.*

Pressés du désir de vous plaire,
Pour y parv'nir nous faisons tant,
Tant, tant, tant!...
Q' nous espérons que le parterre
De notre zèl' sera content,
Tant, tant, tant!...
De ces lieux chassez la cabale,
Qui nous critique à tout instant,
Tant, tant, tant!...
Mais que l'indulgence s'installe,
Où par fois le plaisir l'attend,
Tant, tant, tant!...
Et chaque soir dans notre salle,
Allez vous-en tous en frappant,
Pan, pan, pan, pan, pan.

FIN.

THE THEATRE DE BRUXS. ADMITION

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief